

Mardi 8 novembre 2011 23H32 [GMT+ 1]

NUMÉRO 83

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



Pour signer l'Appel « Libérez RAFAH ! Du Raffut pour Rafah ! », cliquez sur le lien :

<http://www.lacanquotidien.fr/blog/Appelpourrafah>



▪ ÉVÈNEMENT ▪

CONVERSATION AVEC BERNARD-HENRI LEVY

▪ CHRONIQUES ▪

L'A-VIE *par Esthela Solano*

IL N'Y A PAS LE COMPTE

▪

«MANCAMENTO RADIALE» *d'Antonio Di Ciaccia*

LES CROISÉS D'AUJOURD'HUI

&

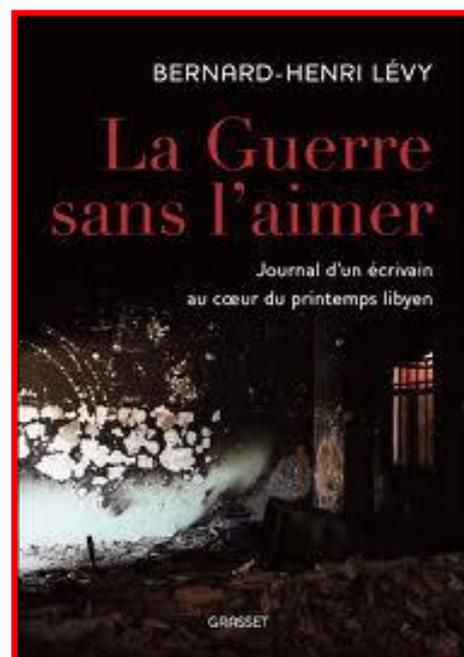
PORTRAITS *par Philippe Hellebois*

LA CRAVATE DE BART DE WEVER

▪ JAM'S NEWS ▪

▪ NOUVELLES LITTÉRAIRES ▪

▪ JUST ONE MINUTE ▪



▪ **ÉVÈNEMENT** ▪

ÉCOLE DE LA CAUSE FREUDIENNE & INSTITUT LACAN

avec *La Règle du Jeu* et *Lacan Quotidien*

*

Le mercredi 23 novembre 2011, de 21h à 23h 30

à l'occasion de la publication de

*La Guerre sans l'aimer. Journal d'un écrivain
au cœur du printemps libyen*

CONVERSATION AVEC BERNARD-HENRI LEVY

DES GUERRES DU XXI^e SIÈCLE

Souveraineté et ingérence

Les Empires et les nationalités

*

Après un exposé introductif de l'auteur, la Conversation, modérée par Jacques-Alain Miller, se déroulera à bâtons rompus, avec la participation, notamment, de :

Alexandre Adler, Blandine Kriegel, Eric Laurent,

Anaëlle Lebovits-Quenehen, François Regnault, et Hubert Védrine

Enregistrement, décryptage, révision et publication

*

Au cinéma Le Saint-Germain-des-Prés

22, Rue Guillaume Apollinaire, Paris 6^e

Accueil à partir de 20h30 ; début à 21h 00

Revue de presse sur lacanquotidien.fr à propos du nouveau livre de BHL :

- **L'Express** - « La Guerre sans l'aimer », extraits exclusifs du livre de BHL » : [cliquez ici](#).
- **Le Monde** - BHL, « porte-étendard libyen » : [cliquez là](#).
- **Libération** - Son entretien avec Sylvain Bourmeau, François Sergent et Marc Sémo : [ici](#).

▪ CHRONIQUE ▪

L'A-VIE par Esthela Solano



IL N'Y A PAS LE COMPTE



Quiconque promène son chien dans le sixième arrondissement de Paris aux environs de la rue du Cherche Midi et de la Rue d'Assas, se fait vite accoster par les touristes qui, carte de Paris à la main, lui demanderont la route qui mène au magasin Le Bon Marché. Ce sont plutôt des femmes. Elles viennent de la Chine, du Japon, du Brésil et de la Russie, notamment. Une fois qu'elles ont compris qu'il leur suffit de marcher quelques mètres pour arriver à bon port, leur visage se détend et accélérant le pas elles partent, souriantes et rassurées.

Ce coin de Paris offre cependant aux touristes maints monuments à visiter, mais la force d'attraction exercée par Le Bon Marché aime les femmes depuis sa création sans se démentir au fil du temps. Et pour cause !

Le concept de grand magasin voit le jour à l'époque du Second Empire quand Aristide Boucicaut et sa femme Marguerite Guérin conçoivent l'idée d'ouvrir un vaste lieu où l'on expose une profusion d'objets, multipliant ainsi les tentations d'achat sous la devise « Libre accès, Libre toucher ». **D'où est venue, à son créateur, cette idée inouïe qui va bouleverser le rapport subjectif aux objets de consommation ? Une contingence, semble-il, aurait ouvert la route à ce qui deviendra plus tard une nécessité, à titre de symptôme.** Lors de la

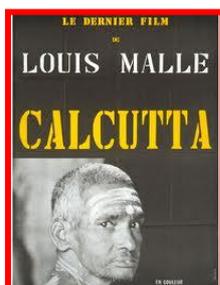


première Exposition Universelle à Paris, **Aristide Boucicaut** s'égarait au milieu des grands stands. Il fait alors l'expérience d'un vagabondage parmi les objets exposés. Grâce aux progrès accomplis par la science et à leur application technique, une myriade d'objets ont vu le jour, participant au renouveau considérable de la production industrielle et agricole de l'époque. Il lui est alors venue l'idée de concevoir, suivant ce modèle, un magasin où, le client pourrait se promener à son aise, s'y perdre, déambuler dans un labyrinthe rempli des produits, des objets et des marchandises, s'offrant généreusement à sa convoitise. **Avec le concours de l'architecte L.A. Boileau et de l'ingénieur Gustave Eiffel, il fera bâtir, « une cathédrale de commerce pour un peuple de clients »** comme l'écrit Zola dans son célèbre « **Au bonheur des dames** ». Il faudrait plutôt dire « **pour un peuple de clientes** » car l'endroit a été conçu pour attirer notamment les femmes. **Le Grand Magasin bouleversera les mœurs des bourgeois du Second Empire, devenues des consommatrices, elles s'adonneront désormais au shopping.** La construction, plus tard, de l'**Hôtel Lutetia** à proximité du magasin « Au Bon Marché » permettra aux clients de province d'avoir un endroit charmant où loger. Le couple Boucicaut aura du coup inventé le *Shopping & Tourisme*, secteur en pleine croissance aujourd'hui.

La réussite commerciale prodigieuse des Boucicaut, fera des émules à Paris et ailleurs. Ainsi, Le Bazar de l'Hôtel de Ville, Le Printemps, La Samaritaine, Harrods, Marcy's et autres grands magasins vont s'implanter dans les capitales du monde.

Avec les Grands Magasins et les Expositions Universelles le Second Empire montre au grand jour son faste et sa face d'« emporion (1)».

Nous vérifions alors la justesse de la remarque de **Lacan** quand il dit que les **emporions et les empires c'est la même chose**. En tant que tels, ils sont la conséquence d'un ordre symbolique, dont le principe relève de l'accumulation numérotée et du rangement. Or, ce principe du symbolique comportant le comptage fait apparaître quelque part le manque comme conséquence du compté.



Lacan évoque à cet égard le film de Louis Malle sur Calcutta. Calcutta c'est le revers de l'emporion, puisque « sans les nécessités de l'empire, il n'y aurait même pas de Calcutta, il n'y aurait pas eu d'agglomération à cet endroit (2) » où les gens mouraient de faim. **Le corollaire du comptage capitaliste qui passe par le plus de production, le plus de consommation, corrélatives du plus de l'accumulation du capital c'est le manque, sous les espèces de la famine et de la misère absolues.**

À cet endroit **Lacan** avance une thèse nous permettant de distinguer des **ordres**

symboliques au pluriel. En effet, si les premiers pas de la science chez les Grecs ont fait apparaître l'écart entre *le compté* et *le manque*, cet écart a été comblé par « **la copulation de l'acte de compter avec l'image** » dit Lacan, d'où provient le mythe d'une harmonie qui fait cosmos, monde. Ce rêve du monde et de l'harmonie suppose que celui qui a le pouvoir et sait compter peut se faire l'agent d'une juste distribution, sur fond d'une identité entre savoir et pouvoir. Cet ordre symbolique comporte de croire que compter se réduit à l'Un du Dieu ou à l'Un de l'Empire et cela caractérise un ordre de l'Autre qui n'a plus cours.

En revanche, si les empires modernes laissent éclater leur part de manque, et de cela le Calcutta de 1968 en est le symbole déchirant, c'est parce « que le savoir y a pris une croissance sans doute démesurée par rapport aux effets de pouvoir ».

La disjonction du savoir et du pouvoir rend impossible de songer à combler la faille qui fait que quelque part il n'y a pas le compte. Cette disjonction, Lacan la déduit de la distinction entre le Un du signifiant, le Un-tout- seul du langage d'où provient la science et le Un numérique qui par l'effacement du premier surgit comme manque et devient zéro, pour donner naissance à la suite des nombres (3). De nos jours, l'écart et la tension entre le Un de la science, Un dont elle implique la présence dans le réel pour accoucher des puissances inédites, et le Un hiérarchique du pouvoir qui court derrière avec sa politique du chiffre et du comptage ne trouvant pas le compte, est au cœur des symptômes de la civilisation. Comme Jacques-Alain Miller le signalait dans son article du Point du 18 août 2011 nous avons affaire à la frénésie de la science, assimilée par Lacan à la pulsion de mort, face à laquelle, l'impuissance du pouvoir pour gérer les crises engendrées par le discours de la science est manifeste dans tous les domaines de la civilisation. On ne vit plus à l'époque des empires, mais à l'époque de la globalisation, qui paradoxalement a fait éclater le rêve de l'Un unifiant. On assiste alors, comme l'a prophétisé Lacan, au retour en force du rêve de l'Un de la religion dans sa prétention de restituer l'harmonie du sens face au déchaînement de l'Un de la science.

(1) Jacques Lacan, Le séminaire Livre XVI, « D'un Autre à l'autre », Chapitre XIX « Savoir Pouvoir », Texte établi par Jacques Alain Miller, Seuil, 2006.

(2) Jacques Lacan, *Ibid.*, page 299.

(3) Jacques Alain Miller, « L'orientation lacanienne », cours du 15 mars 2006 et 16 mars 2011, inédits.



▪ CHRONIQUE ▪

«MANCAMENTO RADIALE» d'Antonio Di Ciaccia

LES CROISÉS D'AUJOURD'HUI



Du 10 au 14 novembre **Romeo Castellucci** présentera sa dernière œuvre, *Il velo nero del pastore*, qu'il est en train de mettre au point dans les Marches. Vous pouvez la voir au **Teatro Vascello** de Rome, avant son envol vers d'autres horizons. **Voilà encore une représentation qui effleure le thème du sacré, tout comme celle qui est la cible des fondamentalistes chrétiens en France, *Sul concetto di volto nel figlio di Dio*.**

Dans une interview donnée le premier novembre à la journaliste de *la Repubblica* Anna Bandettini, Romeo Castellucci dit être très étonné de la contestation que sa pièce a suscitée en France, alors qu'il ne s'était produit aucune contestation en Italie en Espagne et en Pologne, Pays traditionnellement catholiques. **L'Artiste dit craindre de parcourir les provinces françaises avec sa troupe et il se dit préoccupé pour sa sécurité et celle des ses acteurs.** «Ma photo est sur les *blogs* des fondamentalistes chrétiens où je suis montré du doigt comme terroristes islamique. A ces blogs se sont ajoutés ceux des nazis et des antisémites».

A la journaliste qui lui demande pourquoi il a utilisé l'image du *Salvator Mundi* d'Antonello da Messina pour sa représentation, Romeo Castellucci répond: « **Il est difficile de faire abstraction du fleuve dans lequel nous sommes nés. Nous sommes nourris de l'image du Christ. Et ma pièce est un *de profundis*, une prière sur la chute de l'homme qui**

surgit du point le plus bas, d'un nadir de l'homme que j'ai voulu représenter métaphoriquement par des fausses fèces. Et il est faux qu'elles sont jetées contre le Christ d'Antonello da Messina, au fond de la scène, parce que c'est à ce Christ que le spectacle adresse cette demande affligée: « pourquoi nous as-tu abandonnés? ». C'est exactement le contraire de ce dont les intégristes m'accusent ». Et à la demande de la journaliste: « S'il y avait occasion de les rencontrer, qu'est-ce que vous leur diriez? ». « Convertissez-vous! ». Et il s'explique: « Je les ai vus hors du théâtre, épouvantables, comme des démons et on comprend de ce qu'ils hurlent qu'ils ne connaissent pas les Ecritures Saintes ».

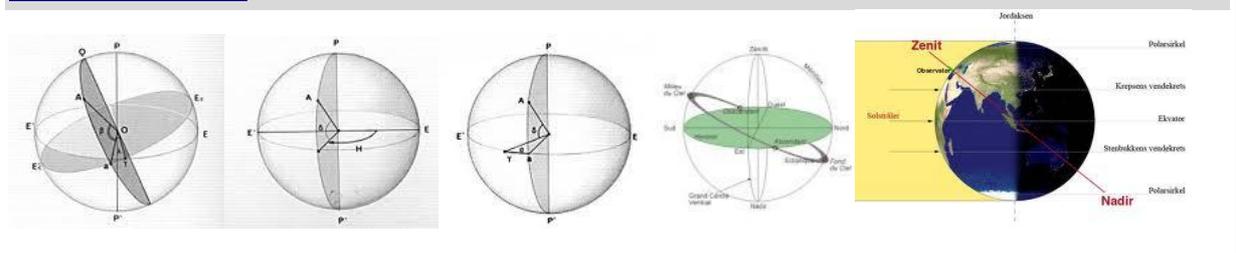
Oui, les «Croisés de France», comme les appelle *la Repubblica*, ne connaissent pas les Ecritures. Comme d'ailleurs tous les fondamentalistes chrétiens de n'importe quelle place de la planète. Et ils n'ont plus l'usage de cette méthode que sont les Exercices spirituels d'Ignace de Loyola, sur lesquels par contre, Romeo Castellucci prend appui pour un séminaire qu'il propose à Cesena vers la mi-novembre ayant pour titre *Mantica – esercizi di voce umana*. D'ailleurs n'est-ce pas une indication de cette veine le fait d'avoir nommé sa compagnie théâtrale Società Raffaello Sanzio, alors que *Societas*, en latin et avec l'accent sur le «i», est le terme donné par Ignace à sa Compagnie?

Les fondamentalistes sont ces personnes qui ont l'absolue certitude de croire que ce qu'ils pensent vrai soit réel. Cela vaut pour tous les fondamentalistes, de n'importe quelle couleur, latitude ou (pseudo)religion. Leur certitude n'a rien à voir avec la *fides* de Thomas d'Aquin, laquelle n'est rien d'autre qu'une *vehemens opinio* : rien de plus, rien de moins. **Les croisés d'aujourd'hui défendent par contre un idéal qui n'est autre que le reflet en miroir de leur propre narcissisme.** Et ils concentrent la cause de leur certitude par rapport à l'idéal dans un objet imaginaire, vu toujours au zénith sur le versant agalmatique. Et ils collent l'objet à l'idéal en en faisant une sphère qui est un tout, sans aucune fissure.

Ce qui intéresse Romeo Castellucci n'est pas le zénith, mais le nadir. C'est-à-dire ce qui est à l'opposé: non pas le point de la sphère céleste sur la verticale de l'observateur vers le haut, mais vers le bas. **Pour le dire à notre manière, ce qui est concerné n'est pas l'objet sur le versant *agalma*, mais sur le versant *palea*.** Et en effet sur ce versant, entre l'objet et l'idéal s'ouvrent des fissures, des déchirures, des précipices – par rapport auxquels les croisés d'aujourd'hui se tiennent bien à carreau. Et ils font bien, car leur certitude pourrait vaciller ou, si elle reste inentamée, elle ne serait que le signe innommable de leur pathologie.

● Pour suivre Romeo Castellucci et sa Compagnie, voir le site www.raffaello sanzio.org.

● La version italienne de la Chronique d'Antonio Di Ciaccia paraîtra demain sur lacanquotidien.fr.



▪ CHRONIQUE ▪

PORTTRAITS *par Philippe Hellebois*



LA CRAVATE DE BART DE WEVER

Depuis son accession soudaine au firmament de la politique belge en 2010 – son parti, *la Nieuwe-Vlaamse Alliantie (NVA)*, le parti nationaliste flamand, est passé, en un seul scrutin, de 5 à près de 30 % des voix en Flandres –, Bart De Wever apparaît en public le plus souvent sans cravate. Il porte le complet-veston comme ses collègues, mais lui seul reste obstinément sans cravate. Si les autres varient de plus en plus leurs tenues selon les conseils de leurs communicants ou les couvertures des magazines, ils l'arborent néanmoins quand ça se trouve : communication à la Chambre, réunion gouvernementale, entretien avec le Roi, etc.

La pièce ne manque pas à Bart par hasard, j'en jurerais !

Il ne suit pourtant aucune mode, même de loin, et la dicte moins encore. Il n'a aucune prétention à l'élégance vestimentaire, et ne s'identifie pas, même en rêve, à BHL. Bart n'est assurément pas un dandy.

Ce n'est pas le costume qui le distingue, mais le corps, grand, large, imposant, importun, fut-ce à lui-même, puisqu'il s'en plaint quand il en parle, regrettant notamment ce qu'il appelle son obésité.

Alors ? Je pense que les rares fois où l'on a vu porter une cravate éclairent le mystère : elle semblait littéralement lui entrer dans la chair, actualisant le supplice que Kafka imaginait dans « La Colonie pénitentiaire », où la sentence était gravée sur la peau des condamnés.

La cravate serait-elle donc pour lui le signe d'une condamnation ? Mais à quoi ? Ne serait-ce pas tout simplement au pouvoir ! **Dans le plat pays, celui-ci reste encore, pour une plus ou moins grande partie, belge, c'est-à-dire national, et c'est ce dont Bart ne veut**

absolument plus, préférant l'émancipation de la nation flamande.

Il le dit, et le répète de façon singulière, sans langue de bois, sans termes techniques, dans la langue de tous les jours, mais souvent à la limite de l'insulte. Il glisse dangereusement – c'est l'homme des petites phrases assassines –, dérape souvent, mais sans soulever néanmoins de trop grandes vagues... À moins que ce soit ceux dont il parle qui laissent dire, puisqu'il put qualifier la Wallonie de *junkie* dans une interview au journal allemand *Der Spiegel* sans faire réagir grand monde. Quant à ses propos, à la limite du négationnisme, stigmatisant les excuses présentées par le bourgmestre d'Anvers à la communauté juive pour l'attitude de son administration pendant la dernière guerre, ils ne provoquèrent finalement qu'une indignation convenue.

Il a rencontré Jean-Marie Le Pen quand il était jeune (mais il n'est pas encore vieux !), il en imite parfois le discours, surtout l'affèterie – l'un manie parfois le subjonctif imparfait, l'autre parle à l'occasion latin – tout en faisant moins de bruit.

Entre le pouvoir et son fantasme (si l'on me permet de donner un nom clinique à ce que l'on qualifie d'ordinaire plus noblement de programme), il choisit indubitablement le second. Cela lui a réussi une première fois en 2007. Il quitta la table des négociations après cent nonante deux jours de vaines palabres, critiqua pendant les trois années suivantes le gouvernement bancal qui s'était formé sans lui, et devint le premier parti de Belgique aux élections de 2010. La soirée électorale nous ménagea alors la surprise de voir Bart tirer une tête d'enterrement, faire le service minimum pour saluer sa victoire, et surtout ressembler à Ségolène qui, en 2007, fêtait sa défaite en chantant. La structure ne respecte vraiment rien !

Été 2011, *bis repetita...* Bart claque la porte après plus de trois cent soixante cinq jours de négociations d'autant plus infructueuses qu'il les bloquait en y participant. Francophones et Flamands s'entendent ensuite sans lui comme ils le peuvent, soit aussi mal que d'habitude. L'on annonce maintenant une paix communautaire, mais pour combien de temps ? Les hommes politiques du nord du pays s'empressent d'ailleurs de déclarer que les revendications flamandes constituent un processus évolutif !

Et Bart dans tout ça que devient-il ? On ne l'entend plus, ou beaucoup moins. S'il est évident qu'un accord avec les francophones lui auraient inmanquablement fait perdre de nombreuses plumes aux élections à venir, l'on peut se demander quand même quelle mouche l'a piqué cette fois-ci. En effet, cette manœuvre peut-elle encore lui faire gagner des voix ? Est-ce possible quand on pèse déjà 30 % des voix flamandes ? Est-ce surtout cela qu'il cherchait ? L'on ne peut que se perdre en conjectures. Ce qui est plus certain, c'est qu'il tenait le sort du pays entre ses mains, et qu'il n'a finalement rien fait. **Il disait vouloir que la Belgique disparaisse sans qu'on s'en aperçoive, qu'elle s'évapore, ou encore qu'elle s'éteigne comme une bougie.**

Mais alors, pourquoi ne l'a-t-il pas soufflée ? C'eut été un geste ténu, mais de grande conséquence, et donc bien plus que ça, soit un acte. Cela en angoisse plus d'un !

▪ JAM'S NEWS ▪

- **Jacques-Alain Miller** sera sur les ondes de la **première radio belge** (podcast sur www.rtbf.be) dans l'émission **Par Oui-Dire, Les mercredis où l'on dit, le 9 novembre. à 22:00**

Jacques Alain Miller vient d'écrire une Vie de Lacan pour le trentième anniversaire de sa mort survenue en septembre. Jacques Alain Miller, gendre de Jacques Lacan qui établit le texte de ses séminaires depuis la disparition du maître, nous donne une vie à rebrousse-poil, par traits de caractère ou anecdotes signifiantes. Voici qu'il plonge avec nous dans son passé, évoquant l'école Normale dans les années 60, les cours d'Althusser qui invitera Lacan, chassé de l'hôpital Sainte -Anne, à venir y poursuivre son séminaire. Il évoque aussi son désaccord avec Elisabeth Roudinesco et son évincement d'une fête d'anniversaire très controversée.

+

- **ÉCHO DE BRIVE** par *Michèle Astier*

Aux côtés de **Laure Adler**, animatrice chaleureuse et organisatrice d'une formidable **Nuit Duras à la foire du livre de Brive**, **Jacques-Alain Miller** est intervenu pour ajouter sa voix à celles qui ont rendue Marguerite si présente, en compagnie de **Gilles Philippe**, responsable de la publication des œuvres complètes, et **Jean Valier**, auteur d'une biographie de Marguerite Duras. La voix enregistrée de Marguerite Duras alternait avec celle des comédiens qui prêtaient la leur pour restituer la musique de son écriture.

Marguerite Duras, Jacques-Alain Miller l'a rencontrée à 16 ans à l'occasion de la sortie sur les écrans d'*Hiroshima mon amour*, comme il a rencontré Sartre. Comme beaucoup, je l'ignorais, et pour cause : Marguerite s'était opposée en dernière minute à la publication de l'interview. Le rendez-vous a eu lieu dans un petit bistrot de la rue Saint-Benoît. L'apport de cette rencontre est essentiel pour saisir la démarche de l'écrivain et donne à son œuvre, encore, toute son actualité d'être vrillée au corps comme l'ont fait entendre les extraits choisis pour la lecture.



« **Il y a une légende naissante** » lui disait-elle en 1960 sur l'horreur encore présente dans tous les esprits de ce que fut Hiroshima. Elle l'a traité avec un cas individuel et charnel en voulant que cela ait un caractère impersonnel. Ainsi s'annonçait ce qui allait devenir sa marque d'écriture : l'union entre le charnel et l'impersonnel. Cette union du plus intime et du « n'importe qui » est telle que chacun en ressent l'écho en soi-même. On n'a pas de représentation des personnages, ni de leur caractère. Ils ne tiennent pas par l'imaginaire mais par un fil de voix singulier qui soutient le récit. Le déficit de l'imaginaire met au premier plan la matière verbale. **Dans cette conversation, elle utilisa une expression surprenante : elle qualifia ses héroïnes d'Hiroshima et de Moderato cantabile de « putains d'elles mêmes ». Formule énigmatique qui fait entendre, dit Jacques-Alain Miller, une division d'avec elle-même, au service de sa propre jouissance comme si elle était une autre.**

Marguerite Duras, Jacques Lacan l'a rencontrée quelques années plus tard, grâce à une amie. Il en résulta le texte des *Autres écrits*, « Hommage rendu à Marguerite Duras pour *Le ravissement de Lol V. Stein* », mais **une phrase de Lacan l'a toujours irritée : « elle sait sans moi ce que j'enseigne »**. N'a-t-elle pas perçu une note de misogynie dans ce « savoir sans savoir qu'on sait » par où Lacan définit le génie – savoir sans la lucidité du savoir ?

La référence au *Ravissement* fut l'occasion d'une brève leçon clinique, très serrée et parfaitement claire, sur « l'être à trois » que présente l'histoire de Lol. Tel fut l'hommage rendu par Jacques-Alain Miller à Marguerite Duras. Il fut écouté avec la plus grande attention par Gilles Philippe et Jean Valier, comme par les 500 personnes présentes qui ont longuement applaudi. **Le public a été touché par ce style vif et plein d'humour qui rendait cette rencontre tellement actuelle, style que nous avons retrouvé le lendemain matin pour *Vie de Lacan* avec plus de 300 personnes. Nombreux furent celles et ceux qui découvrirent Jacques-Alain Miller, et ce fut pour tous un grand moment de transmission avec cette énonciation qui rétablit son nom à sa juste place.**

▪ NOUVELLES LITTÉRAIRES ▪

Miller & Sollers, le 6 septembre dernier, à Montparnasse,

étaient invités par l'Ecole de la Cause freudienne, à répondre aux questions de Martin Quenehen, pour lancer la **Rentrée Lacanienne**.

Vous vous souvenez ? Vous les avez ratés ? (Re)découvrez Jacques-Alain & Philippe en lisant : **SOIREE LACAN, la 3^e Lettre à l'Opinion éclairée, chez Navarin**, après *Vie de Lacan* (1) et *Roudinesco, Plagiaire de soi-même* (2).

Parution en librairies le 17 novembre. Disponible dès maintenant sur ECF-echoppe <http://www.ecf-echoppe.com/index.php/soiree-lacan.html>

Ceux qui étaient là, qui ont tout entendu, (re)trouveront aussi, parmi les annexes, une lettre de JAM du 7 avril 2005 : « Pourquoi devrais-je recevoir de vous, chère Elisabeth, je vous le demande, des leçons de rigueur agrémentées de l'injonction d'avoir à me taire ? » (3).

(1) *Vie de Lacan*, Jacques-Alain Miller, Navarin, septembre 2011

(2) *Roudinesco, Plagiaire de soi-même*, suivi de *Lacan, Maurras et les Juifs*, Nathalie Jaudel, Navarin, octobre 2011

(3) Lettre de Jacques-Alain Miller, *Journal des Journées*, 7 avril 2005, *Soirée Lacan*, Navarin, novembre 2011)

Miller & Sollers **SOIREE LACAN**

Ils évoquent Lacan, mort il y a trente ans. Mais rien de crépusculaire dans cette messe du souvenir : c'était leur jeunesse. Lacan harponne Philippe, 27 ans ; il croit avoir affaire à un thésard ; puis il s'aperçoit que ses expériences d'écriture ont conduit ce garçon dans le voisinage de ce que lui-même tente au moyen de la parole. Elève d'Althusser, Barthes, Derrida, Jacques-Alain, normalien de 20 ans, lit le « Rapport de Rome », en est comme foudroyé ; il rencontre Lacan, qui dialogue sans façons avec Platon et Descartes.

Quelques années plus tard. Chassé de la rue d'Ulm, Lacan s'insurge ; il trouve en Sollers son paladin, tandis que Miller, ayant viré mao, milite pour « la cause du peuple ».

Aujourd'hui : l'écrivain et le psychanalyste se félicitent d'être toujours là, manœuvrant de conserve, dans le 6^e arrondissement, contre ces « faussaires » dont parlait Lacan, « toujours de service sous la bannière de l'Esprit ». !!

▪ JUST ONE MINUTE ▪

▪ **Journée d'étude à l'initiative de l'association paraADOxes et du Laboratoire « L'Es-cale » du Cien « Usages du temps de l'enfance à l'adolescence ».** Samedi 10 décembre. 17 rue Dieu, 75010 Paris. [Cliquez ici](#) pour consulter l'annonce de ce rendez-vous.

▪ **Journée des Laboratoires du Cien à Bordeaux « L'éducation freudienne face aux désordres de l'agressivité ».** Samedi 19 novembre de 9h à 17h30. Campus Solidaire Terres Neuves – Bât.25 Bègles.

Renseignements et inscription : CIEN-Bordeaux – Tél. 05 56 91 23 85

Retrouvez l'affiche & le programme en [cliquant là](#).

lacan quotidien publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente **eve miller-rose** eve.navarin@gmail.com

diffusion **anne poumellec** annedg@wanadoo.fr

conseiller **jacques-alain miller**

rédaction **kristell jeannot** kristell.jeannot@gmail.com

▪ équipe du lacan quotidien

membre de la rédaction **victor rodriguez**

designers **viktor&william francboizel** vwfcbzl@gmail.com

technique **mark francboizel & family**

lacan et libraires **catherine orsot-cochard** catherine.orsot@wanadoo.fr

médiateur **patachón valdès** patachon.valdes@gmail.com

POUR LIRE LES DERNIERS ARTICLES SUR LE SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI.](#)
